

## LA MACHINE A ECRIRE

Robert Ducas avait passé toute sa carrière de journaliste dans le même grand quotidien de Liège. Son métier, c'était sa vie, sa passion.

Arrivé à l'âge de la retraite, il s'était constitué une collection d'objets, de documents, de photos ayant trait exclusivement à l'art de l'écriture. Au début, une seule étagère suffisait pour le rangement, puis deux étagères, puis la pièce entière. Aujourd'hui, sa maison était devenue un vrai musée que d'aucuns aimaient venir visiter.

Et pourtant, il n'était pas entièrement satisfait. Il lui manquait une machine à écrire de marque Underwood et de la première génération. La firme avait commencé ses activités aux États-Unis en 1895.

Pour obtenir cette « merveille », il avait visité tous les antiquaires de la région et ne ratait aucune foire du même style. Il avait contacté la firme italienne qui avait repris la marque, mais malheureusement sans aucun succès.

Et puis le « miracle » se produisit à l'endroit où il s'y attendait le moins : la brocante annuelle de son village qui rassemblait des centaines d'exposants et déplaçait des milliers de personnes à l'affût de la bonne occasion.

Devant l'étalage où il la vit, il resta figé n'en croyant pas ses yeux. Elle était présentée dans son coffret d'origine qui avait les marques des années passées, mais la machine était splendide, d'un noir brillant qui l'éblouissait littéralement.

Le brocanteur s'approcha de lui et lui dit :

- Monsieur est intéressé ? C'est une belle pièce n'est-ce pas ?

- En effet, répondit Robert, comment vous l'êtes-vous procurée ? Si ce n'est indiscret bien sûr ?

- Non pas du tout ! Le propriétaire est décédé et les héritiers ont mis en vente tout ce qu'il possédait. Le coffre de la machine contenait des papiers : la facture d'origine avec le nom du premier propriétaire ainsi que le manuel d'utilisation. Je me suis renseigné et l'acheteur était un écrivain de la fin du XIXe siècle qui a connu un certain succès à l'époque.

Robert demanda :

- Combien en demandez-vous ?

- Ah ! Comme c'est une pièce de collection, son prix est de deux cent cinquante euros.

Robert était content, il était prêt à payer le double pour l'obtenir.



Il déposa le coffre sur son bureau, l'ouvrit et prit les papiers qu'il contenait. La facture était au nom d'Arthur Boisrond. Ce nom ne lui disait rien. La machine avait été achetée le 23 janvier 1896, pour la somme de 30 francs de l'époque. Le mode d'emploi était en anglais. Il y avait également un rouleau d'encre de rechange dans son emballage d'origine.

Robert alluma son ordinateur et fit une recherche sur le nom d'Arthur Boisrond ; il arriva sur un site répertoriant les écrivains belges et spécialement ceux de Wallonie. L'acheteur de la machine à écrire était mentionné et il put consulter une courte biographie.

« Arthur Boisrond né à Ans-lez-Liège le 24 Juillet 1857. Originaire d'une famille aisée, il put accomplir des études secondaires nommées à l'époque : Humanités latines. Dès 1884, il se lança dans l'écriture. Son premier manuscrit fut refusé par les éditeurs. Son deuxième : un roman d'amour dans le milieu rural fut accepté et imprimé en 20 exemplaires, mais ne connut pas le succès. Boisrond ne présenta plus rien jusqu'en 1896. Cette année-là, il publia un roman d'un tout autre style intitulé : « La porte des ténèbres » une histoire alliant le mystère et l'ésotérisme. Dès sa sortie de presse, on s'arracha les 250 exemplaires originaux. La réédition de 500 livres connut le même sort. La même année, il publia un autre livre : « Le sabbat des anges déchus ». Le succès fut à nouveau au rendez-vous. Et puis, plus rien. Arthur Boisrond disparut et personne ne sut jamais ce qu'il était devenu. La rumeur populaire a même imaginé qu'il avait été enlevé ou assassiné par les démons qu'il avait dépeints dans ses œuvres. »

Robert sourit à la dernière phrase qu'il venait de lire. Il se leva et alla chercher quelques feuilles de papier dans son imprimante. Il en plaça une dans la machine et commença à taper sur toutes les touches dans le désordre simplement pour vérifier que tout fonctionnait bien, ce qui était le cas.

L'horloge « Westminster » sonna 23 heures et Robert alla se coucher.



C'était comme un rituel ; chaque matin, Robert se levait à 7h30 précises. Après avoir fait sa toilette, il prenait son déjeuner dans la cuisine : deux tartines avec de la confiture aux framboises et une tasse de café noir. Ensuite, il sortait acheter son journal à la librairie qui se trouvait à quelque cinquante mètres de son habitation.

Ce jour-là, il fit un petit détour par son bureau pour admirer son « Underwood » et comme il vit que la feuille de papier qu'il avait utilisée la veille était encore dans les rouleaux de la machine, il alla la retirer. C'est alors qu'il eut un mouvement de recul et de frayeur.

Sous le « texte » aléatoire qu'il avait tapé, deux mots étaient écrits en lettres majuscules :

« AIDEZ-MOI ».

- Mais je n'ai pas écrit cela, dit-il à voix haute.

La première idée qu'il lui vint à l'esprit est que quelqu'un avait pénétré chez lui. Non, c'était stupide, l'alarme était encore enclenchée et il y avait un code différent pour l'activation et la désactivation. Robert ne voyait qu'une solution plausible, c'est que ces mots avaient été écrits par lui-même sans qu'il se rende compte. Il décida d'oublier et sortit de sa maison.

Sur le chemin de la librairie, il croisa une femme qui venait d'en sortir. Après deux secondes d'hésitation, il se retourna et s'exclama d'une voix assez forte : « Nicole ? »

La femme s'arrêta, se retourna et son visage montra un grand étonnement.

- Robert ? Ce n'est pas possible, après autant d'années, dit-elle avec un grand sourire.

Nicole de Franchont était une amie d'enfance de Robert. Ils demeuraient dans le même quartier, ils avaient fréquenté la même école primaire et même l'université, mais dans des branches différentes. Elle avait fait des études de médecine générale puis une spécialité en virologie tropicale. Son diplôme en main, elle avait quitté le pays pour

le Congo et travaillé pour une organisation humanitaire pendant plus de trente ans. Ils ne s'étaient jamais revus.

- Quelle joie de te retrouver, dit Robert avec une grande émotion dans la voix.

Ils s'embrassèrent et restèrent un moment sans rien dire.

Robert lui proposa :

- Si tu as le temps, puis-je t'offrir un café ?

- Avec plaisir, répondit Nicole.

Ils traversèrent la rue et entrèrent dans la taverne « Au bon coin » qui se trouvait à quelques pas de là et pendant plus de deux heures, ils se remémorèrent leur enfance et se racontèrent leurs carrières respectives ainsi que leurs bons souvenirs.

Soudain, pendant que Nicole parlait, Robert eut comme un flash ; il revit les deux mots de la lettre : « AIDEZ-MOI »

- Qu'as-tu ? On dirait que tu n'es plus présent.
- Excuse-moi ! J'ai eu un petit souci ce matin et il vient de me revenir en mémoire.
- Si ce n'est pas indiscret, proposa Nicole, on peut en parler si tu veux.

Robert accepta et il expliqua à son amie, ce qui s'était passé depuis l'achat de la machine à écrire. Quand il eut terminé, il lui dit avec un petit sourire aux lèvres :

- C'est à croire qu'il y a un esprit chez moi et qu'il s'amuse à utiliser la machine !
  
- Je ne ris pas de cela, répondit Nicole, si tu savais ce que j'ai pu voir de bizarre lorsque j'étais en Afrique. Des événements qui ont quelque peu perturbé mes idées préconçues sur ce sujet. Je me souviens, nous étions allés, mon équipe et moi, dans un petit village isolé à l'est du pays, car on nous y avait signalé une épidémie de fièvre. Le village comptait une cinquantaine d'habitations très rudimentaires et les habitants n'étaient pas très attirés par la civilisation telle que nous l'entendons ; par contre, leurs antiques traditions étaient toujours bien présentes. Dans une des maisons, il y avait un jeune garçon d'environ dix ans qui était allongé à même le sol. Il avait à la gorge, ce que je pensais être un abcès ou une tumeur grosse comme un petit pain. La mère du gosse pleurait comme une madeleine et le père était assis sur ses talons, la tête enfouie dans les mains. Peut-être priait-il, je ne sais pas. La maman me supplia d'aider son fils auquel je fis une injection massive d'antibiotiques. Je leur dis qu'il faudrait attendre quelques jours avant d'en voir les effets. Trois jours plus tard, je repassai voir l'enfant. L'abcès ou la tumeur avait encore grossi. Il aurait fallu l'opérer, mais je n'avais pas le matériel nécessaire et, de toute façon, les conditions minimales d'hygiène n'étaient certes pas respectées. Constatant mon impuissance, le père se leva, sortit et revint dix minutes plus tard avec un vieux bonhomme, dont le visage était rempli de tatouages. C'était sûrement l'homme médecin ou le sorcier du village. D'un geste brusque, il nous fit signe de sortir tous et il resta seul avec l'enfant. La nuit était tombée et l'atmosphère ambiante

était des plus lugubres. Une demi-heure s'écoula, puis on entendit un cri et le sorcier sortit de l'habitation et s'en alla sans dire un mot. Je m'attendais au pire. J'entrai ainsi que les parents et là je faillis tomber à la renverse : la tumeur avait disparu complètement et le garçon souriait à ses parents qui le serrèrent dans leurs bras. Que c'était-il passé ? Une autre fois, un autre lieu, c'était une petite fille de cinq ou six ans qui avait des mouvements frénétiques incontrôlables. Elle était attachée avec des lianes pour la préserver de se blesser elle-même. C'était semblable à une possédée comme on peut en voir dans les mauvais films d'horreur. J'ai voulu l'examiner, pensant à une déficience mentale, mais les parents m'en ont empêché. Manifestement, ils n'avaient pas confiance en moi. Ce fut pratiquement le même scénario. Ils ont fait venir leur sorcier et après son passage (il resta plus de deux heures avec la petite), l'enfant était calme comme un agneau qui vient de naître et s'était endormie paisiblement.

Là encore, je n'ai aucune explication rationnelle.

Robert avait écouté attentivement, mais il gardait le silence. Nicole lui demanda :

- Tu ne dis rien ?
  
- Ma bonne Nicole, je ne mets absolument pas en doute les événements que tu as vécus en Afrique et que m'as si bien décrits ; je sais aussi qu'il y a beaucoup de choses dans le monde que la science ne peut pas expliquer ou du moins, pas encore mais j'essaie de rester rationnel.

Un peu vexée, Nicole pinça les lèvres et ajouta :

- Alors, pourquoi ne pas faire une petite expérience ?
  
- Laquelle ?
  
- Quand tu seras chez toi tout à l'heure, avant d'aller te coucher, place une feuille dans ta machine à écrire et l'on verra bien si d'autres mots viendront s'y inscrire.
  
- Si cela peut te faire plaisir, je le ferai et je te promets de tenir au courant.

Après avoir terminé leur quatrième tasse de café, les deux amis se quittèrent.



Comme il l'avait promis, Robert inséra une feuille vierge dans la machine à écrire et puis alla se coucher. La nuit, il rêva beaucoup de l'Afrique et des sorciers. C'était normal après ce que Nicole lui avait raconté.

Il se leva encore fatigué et se rendit de suite à la machine à écrire, mais le papier était resté vierge ce qui renforça l'idée que c'était bien lui qui avait écrit ces deux mots.

Dans le courant de l'après-midi, Nicole l'appela au téléphone.

- Et alors, demanda-t-elle, tu as fait ce que je t'avais demandé ?
  
- Oui, tout à fait, mais il ne s'est rien passé.
  
- J'y ai encore réfléchi avant de m'endormir hier soir... tu avais bien écrit sur la feuille avant que le phénomène ne se produise ?
  
- Oui, mais c'était un texte sans queue ni tête, j'ai simplement tapé sur les touches sans réfléchir.
  
- Tu veux bien refaire l'essai, mais en tapant une phrase cohérente comme, par exemple : « Qui êtes-vous » ?
  
- D'accord, mais à une condition... c'est que tu acceptes mon invitation à dîner.

Nicole se mit à rire et répondit :

- Ok, mais aujourd'hui, c'est moi qui régale.
  
- Il n'en est pas question !

Le soir venu et c'était bien pour faire plaisir à son amie, Robert remit une feuille dans la machine et cette fois, il écrit : « Qui êtes-vous et que voulez-vous ? »

Le matin, il eut la plus grande surprise de sa vie, car la machine avait écrit comme l'avait supposé Nicole.

« J'étais Arthur Boisrond, un écrivain médiocre qui ne parvenait pas à faire publier ses écrits jusqu'à ce que... mais je dois vous raconter mon histoire...



Liège, avril 1896...

L'éditeur Herbert Kurth montra un peu d'impatience

- Mais enfin monsieur Boisrond ! Comment voulez-vous que je publie un de vos manuscrits si je ne parviens pas à la lire. Vous avez une écriture exécrationnelle et sans vouloir vous offenser, je lirais plus facilement des hiéroglyphes. Nous avons édité, il y a quelque temps, l'une de vos « œuvres » parce qu'elle avait été écrite par votre cousin sous votre dictée. Soit dit en passant, ce livre n'a pas eu beaucoup de succès. Nous approchons à grands pas du XXe siècle ; la technique a fait beaucoup de progrès. Je vous conseille d'acheter une de ces machines à écrire qui, paraît-il, sont très

efficaces. Utilisez-là pour vos écrits et ensuite, nous pourrions envisager une édition.

L'écrivain ne répondit pas tout de suite puis dit :

- Je vais sérieusement y réfléchir. Au revoir, monsieur Kurth et merci pour votre patience.

Il quitta le bureau de l'éditeur et se dirigea vers son domicile, mais en chemin, il hésita puis changea de direction et se rendit au centre-ville où, quelques jours plus tôt, il était passé devant une boutique où l'on vendait ces machines « extraordinaires ».

Il entra dans ce magasin et immédiatement le vendeur vint le trouver.

- Bonjour monsieur, dit-il avec un large sourire, je me ferai un plaisir de vous renseigner.
- Oui, répondit l'écrivain, on m'a parlé élogieusement de ces nouvelles machines qui permettent d'écrire plus vite et avec une très belle qualité d'impression.
- C'est tout à fait exact monsieur et sans me vanter, vous ne trouverez pas un aussi bon choix dans toute la ville.

Arthur ajouta pompeusement :

- Je suis écrivain et il se doit que je m'adapte aux nouvelles technologies.

- C'est la sagesse même, Monsieur. Si vous voulez bien me suivre.

Le commerçant emmena Arthur dans ce qu'il appelait la salle d'exposition où une trentaine de machines s'alignaient dans des vitrines fermées à clef.

- Voici la gamme française, dit-il, les prix vont de 65 francs à 85 francs. La gamme allemande de 70 francs à 90 francs et la gamme italienne de 85 francs à 110 francs.
- Oh là là ! s'étonna l'écrivain, je ne pourrai pas investir une telle somme. Je suis désolé !

Il resta un moment sans rien dire puis le commerçant, voyant que le client allait lui faire faux bond, ajouta :

- Il y a peut-être une solution ; venez, suivez-moi.

Ils se rendirent dans l'arrière-boutique ou plutôt un atelier désordonné rempli de babioles les plus diverses. Sur un établi se trouvait LA machine à écrire.

- Voici, dit le commerçant. L'année dernière, la firme américaine « Underwood » a lancé la production de machines dont on dit le plus grand bien. J'en ai commandé une dizaine qui seront utilisées par les agents du Ministère des finances. Je ne les ai malheureusement pas encore reçues mais, en tant que nouveau client, la firme m'a offert ce prototype qui ne sera pas commercialisé. Et pourtant, il possède deux fonctionnalités supplémentaires intéressantes. Tout d'abord, le retour du chariot en fin de ligne se fait automatiquement par un système de ressort et

deuxièmement, on peut charger cinq feuilles de papier en même temps. À la fin de la page, la feuille est éjectée et la suivante se positionne seule sous le rouleau. Je ne connais pas la raison pour laquelle les Américains ont décidé de supprimer ces deux atouts.

Eh bien, mon cher monsieur, comme je ne l'utiliserai pas moi-même, je peux vous la céder pour seulement 30 francs. Qu'en pensez-vous ?

L'écrivain réfléchit quelques instants puis se décida :

- D'accord, dit-il, le prix me convient et je vous fais confiance pour la qualité.

Il sortit de la boutique en se demandant quand même s'il allait être satisfait de son achat.



Rentré chez lui, il s'empressa de retirer la machine de son coffre et de l'installer à l'endroit où il avait l'habitude d'écrire ses manuscrits. Ensuite, il s'appliqua à lire convenablement le mode d'emploi et enfin, décida de faire un essai. Il plaça le rouleau d'encre et chargea cinq feuilles de papier dans le dispositif prévu à cet effet. Il s'assit et réfléchit un instant à ce qu'il allait écrire. Et pourquoi pas une lettre à son éditeur ? Celui-ci se rendrait compte qu'il avait suivi son conseil et serait, peut-être, mieux disposé à son égard. Timidement il commença et tapa quelques lignes. Soudain, la première feuille qui n'était guère terminée s'éjecta, la deuxième se plaça toute seule et ses doigts commencèrent à parcourir le clavier à une vitesse phénoménale. Il ne

contrôlait plus rien, il tapait, tapait... et cela continua jusqu'à la fin du dernier papier disponible. Ses doigts étaient crispés et lui faisaient mal.

- C'est de la sorcellerie, dit-il à haute voix !

Instinctivement, il s'écarta de la machine et la contempla un certain temps sans bouger. Puis sortant petit à petit de la frayeur qu'il avait éprouvée, il ramassa les feuilles éjectées et les rassembla facilement grâce aux numéros qui s'étaient imprimés en bas de page. La première était la sienne ; il la mit de côté et tint les quatre autres d'une main tremblante.

Il se laissa tomber dans son fauteuil près de la lampe à pétrole et entreprit la lecture de ces pages que la machine avait écrites en l'utilisant, lui, comme un simple instrument.

Elles étaient très bien rédigées. Un style dynamique ; pas de mot inutile ; l'histoire que le texte racontait était prenante, mystérieuse. Arrivé à la fin, l'écrivain éprouva la sensation curieuse mais très forte de vouloir connaître la suite et il dut faire un très grand effort pour se convaincre de ne pas recommencer à utiliser la machine.

Comme il était tard, il alla se coucher, mais son sommeil fut agité ; il se réveilla tout en sueur plusieurs fois au cours de la nuit.



Le matin, il envisagea que la machine pourrait peut-être lui servir, mais pour cela, il fallait absolument un deuxième essai. Il s'installa comme la veille, chargea cinq pages et commença à écrire. Après quelques lignes d'un texte aléatoire, la première page sortit et le même phénomène se produisit jusqu'à l'épuisement des feuilles. Il rassembla les feuilles et constata que leur numérotation suivait celle de

la première « fournée ». Fébrilement, il les lit ; l'histoire continuait dans le même style et tout aussi bien écrite et prenante.

Il recommença une troisième puis une quatrième fois. Il possédait maintenant seize pages et il décida de les transmettre à monsieur Kurth.

Quand l'écrivain entra dans son bureau, l'éditeur poussa un long soupir qui en disait long.

- Voilà monsieur Kurth, dit Boisrond, je ne vais pas vous ennuyer, rassurez-vous, mais je vous demande simplement de prendre le temps de lire cela. Ensuite, je vous le promets, je ne viendrai plus vous importuner.

Il disait cela avec une certaine fierté dans la voix et il déposa les feuilles agrafées devant l'éditeur ; il le salua avec un grand sourire et sortit.



Le soir venu, après avoir pris son repas, il eut envie d'une petite promenade. Il se rendit dans un parc près de son habitation et s'assit sur un banc devant une fontaine. Naturellement, il se remémora les événements bizarres qui s'étaient déroulés les dernières heures. Curieusement, il n'était pas étonné ; au contraire, il entrevoyait une possibilité lucrative si, toutefois, l'éditeur lui faisait signe. Il était confiant, mais un certain malaise le tourmentait. Était-ce de la crainte ou l'impression de ne pas être honnête, il ne savait pas.

Le ciel se chargea de nuages et un coup de tonnerre se fit entendre. Il se leva et fit demi-tour pour rentrer chez lui. Il se mit à pleuvoir à verse ; un peu partout les gens essayaient de s'abriter. Il courut et arriva trempé devant sa maison.

Quelle ne fut pas sa stupeur de voir monsieur Kurth devant le porche d'entrée. Le pauvre homme dégoulinait de toutes parts tant la pluie était forte. L'écrivain se précipita, ouvrit la porte et poussa littéralement l'éditeur dans le vestibule. Ensuite, il alla chercher deux serviettes-éponges ; il en présenta une à l'éditeur et les deux hommes s'essuyèrent les cheveux et le visage.

Kurth ouvrit sa petite mallette et en sortit les documents que Boisrond lui avait transmis. Et en agitant les papiers devant le visage de son interlocuteur, il demanda :

- Qu'est-ce cela ? Un plagiat d'un obscur auteur américain ou allemand ?
  
- Bien sûr que non ! répondit l'écrivain avec l'air vexé.

Puis il mentit en ajoutant :

- C'est de mon cru... vous n'aimez pas, je suppose ?
  
- Au contraire, c'est magnifique ! Dès que j'ai entrepris la lecture du texte, j'ai été tellement subjugué que je n'ai pu m'arrêter. C'est une littérature d'un style inhabituel, mais qui vous prend par les tripes. Ce qui est sidérant, c'est le désir que l'on éprouve de connaître la suite. Je n'en ai pas dormi de la nuit.

Kurth, tout excité, reprit sa respiration puis continua :

- Mon cher Arthur, dit-il avec emphase, je VEUX que vous continuiez ce qui deviendra un chef-d'œuvre, j'en suis certain.

- J'espère que vous ne changerez pas encore d'avis, parce qu'il y a d'autres éditeurs sur la place auxquels je pourrais éventuellement présenter mon manuscrit.

Voyant un danger potentiel de rater une bonne affaire, l'éditeur avala sa salive et répondit :

- Je sais et c'est votre droit, mais je me permets de vous rappeler que je suis le seul de la profession qui ait pris le risque de publier votre premier roman. Alors, je vous propose ceci et si vous acceptez, je suis prêt à vous signer un contrat immédiatement. Dès que le roman sera achevé, je le publierai en 250 exemplaires et je le distribuerai à mes frais chez les meilleurs libraires de la région. J'en enverrai même à Paris où j'ai des amis qui s'occuperont de la publicité. Qu'en dites-vous ?
- D'accord, répondit Boisrond en cachant délibérément l'enthousiasme qu'il ressentait, mais je ne peux vous dire actuellement quand il sera terminé.
- Cela n'a pas d'importance, bien qu'il ne faille pas étouffer l'inspiration en traînant trop.

Les deux se quittèrent en se serrant la main. Dehors, il pleuvait toujours, mais l'éditeur ne paraissait pas s'en soucier.

Se frottant les mains de satisfaction, Boisrond alla directement s'asseoir devant la machine.



Pendant les deux semaines qui suivirent, l'écrivain apporta régulièrement la suite du roman à Herbert Kurth qui jubilait de plus en plus au fur et à mesure que l'œuvre de son « cher » Arthur avançait.

En juillet, pendant que l'écrivain tapait « son » texte, la machine s'arrêta à la troisième feuille et inscrivit le mot « FIN » en lettres majuscules. C'était la 412e page. Le roman était achevé.

Kurth honora sa promesse et, la publicité aidant, le livre connut un énorme succès sur le marché. Une réédition de 500 exemplaires se vendit comme des petits pains. Des séances de dédicaces furent organisées et Arthur Boisrond devint la coqueluche des salons littéraires. Il fit fortune ainsi que l'éditeur.

En octobre, Kurth vint le retrouver.

- Arthur, dit-il avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles, il n'est pas bon de s'endormir sur ses lauriers. Les lecteurs demandent avec insistance un nouveau roman du même acabit.

Je ne saurai trop vous conseiller de vous remettre au travail.

- J'y ai pensé, répondit l'écrivain, mais ces deux derniers mois ont été épuisants.

- Bien sûr, bien sûr ! Prenez donc quelques jours de vacances, je ne vous ennuierai pas mais un nouveau chef-d'œuvre pour Noël serait un fameux cadeau.



Boisrond fit un court séjour à la côte puis revint à Liège, décidé à reprendre « son » travail. Comme d'habitude, il vérifia le rouleau d'encre, plaça 5 feuilles dans le chargeur et s'assit confortablement devant la machine. Il tapa quelques lignes jusqu'à l'endroit où la première feuille s'éjectait, mais rien ne se passa. Il changea de feuille, mais ce fut inutile, la machine restait immobile. Il eut une sueur froide pensant déjà à l'impossibilité d'écrire un second livre et les conséquences qui en découleraient. Il s'appuya sur le dossier de sa chaise et se prit la tête dans les mains. Soudain, il entendit le cliquetis des touches sur le papier. La machine écrivait seule, sans ses mains.

Il se leva brusquement et s'écarta de frayeur. Quand la machine s'arrêta, elle avait écrit deux lignes sur la feuille :

« LA PREMIERE FOIS, C'ÉTAIT UN CADEAU »

« MAINTENANT, IL FAUT PAYER »

Boisrond n'osait s'approcher ; la sueur lui perlait le front. La machine communiquait avec lui ; fallait-il lui répondre et comment ? Après une longue hésitation, il revint près du clavier et d'une main tremblante il écrivit : « Que voulez-vous ? »

Et la machine répondit cette phrase terrible : « TON AME »

Ces deux mots provoquèrent chez Boisrond une réaction de colère et de honte envers lui-même.

- Pourquoi ai-je été aussi stupide, se dit-il, j'aurais dû détruire cet engin diabolique dès le début. Il a fallu que le désir de gloire et l'appât du gain commandent ma raison.

Il sortit de la pièce et se dirigea vers la cave dans le dessein d'y prendre un marteau ou une masse pour démolir la machine. Puis il se ravisa.

- Ah ! dit-il à voix haute, elle a voulu me bluffer. On verra bien qui sera le plus malin dans cette affaire.

Il remonta les escaliers et se rendit vers la machine d'un pas décidé et la rage au cœur. Et il tapa :

« D'ACCORD ! »

La page s'éjecta de la machine et flamba. Il supposa que cela avait valeur de signature. Il se mit au clavier et immédiatement ses doigts recommencèrent à pianoter à toute vitesse.



Un mois plus tard, ce fut à nouveau le succès dans les librairies. Le deuxième livre provoqua l'engouement du public plus intensément que le premier et l'argent remplit à nouveau les poches de l'écrivain et de son éditeur.

Sans en parler à monsieur Kurth, Boisrond avait fermement décidé de mettre un terme à cette aventure malsaine. Bien qu'auparavant il ne crût ni à Dieu ni à Diable, il s'était nécessairement rendu compte que des forces ou des entités obscures l'avaient entraîné dans une sarabande dont il voulait absolument sortir. De tout temps l'orgueil et la cupidité furent les causes de la chute physique ou morale des hommes et l'écrivain était tombé à pieds joints dans le piège.

Le Nouvel An et ses festivités l'avaient un peu distrait du problème, mais n'avait pas altéré sa résolution de détruire la machine une fois pour toutes. Le 11 janvier 1897, il amena la machine à écrire dans sa cave, la plaça sur un socle en maçonnerie et se saisit d'une masse très lourde.

Il la regarda quelques secondes puis se décida. Avec peine, il souleva la masse, mais au moment de frapper le métal noir, il fut entouré d'une sorte de brouillard rougeâtre qui avait une odeur âcre et qui lui brûlait les yeux. Il voulut prendre sa respiration, mais il n'y parvint pas. Il se sentit fondre ; l'instinct de conservation lui fit battre des bras pour tenter de repousser la brume puis il s'anéantit.

La disparition subite et inattendue de l'écrivain fit la une de tous les journaux de l'époque puis, comme toujours, l'intérêt du public diminua et l'on finit par oublier Arthur Boisrond.



L'écrivain acheva son récit :

« JE VOUS EN SUPPLIE, DETRUISEZ CETTE MACHINE. MON  
ESPRIT POURRA REPOSER EN PAIX »

Robert Ducas ne savait plus que croire ou ne pas croire. Cette histoire invraisemblable le perturbait beaucoup. Pendant sa vie de journaliste, il avait toujours été objectif dans ses écrits et vérifié ses sources avant de publier un article qui aurait pu être contredit par la suite. Et ici, il se trouvait dans une situation tout à fait paranormale mais qu'il ne pouvait nier. Jadis, si on lui avait raconté de tels faits, il aurait ri de bon cœur ou aurait renvoyé le témoin gros-jean comme devant.

Il décida de téléphoner à Nicole et de prendre son avis avant de prendre une décision. Il lui téléphona et le rendez-vous fut pris pour le lendemain matin.

Nicole arriva vers 10 heures ne connaissant pas encore le pourquoi de cette invitation.

- Tu as besoin d'un conseil, dit-elle en souriant, mais en voyant la mine défaite de son ami, elle ajouta :
  
- Que se passe-t-il, Robert, tu n'as vraiment pas l'air au mieux de ta forme ?
  
- Non, et tu vas comprendre, lui répondit-il.

Il la fit asseoir dans le divan et lui remit les pages que la machine ou plutôt l'écrivain avait écrites. Pendant qu'elle les lisait, aucun ne prononça un mot.

Après la lecture, Nicole prolongea le silence tout en regardant Robert. Puis elle dit :

- Si tout cela est vrai et je ne doute pas de toi, il faudrait satisfaire cet esprit !
  
- J'y ai pensé, répondit Robert, mais que s'est-il passé quand cet écrivain a voulu détruire la machine. C'est cette action avortée qui a provoqué son « emprisonnement ».

- Tu as raison, cela risque d'être dangereux.

Elle réfléchit un instant puis poursuivit :

- Quand tu commençais à taper, la première feuille s'éjectait après quelques lignes ?

- C'est exact.

- As-tu toujours ces feuilles

- Oui, elles sont dans le coffre.

Nicole alla les chercher et elle les examina pendant un temps assez long puis elle sursauta :

- Je pense avoir compris quelque chose, dit-elle, il y a une similitude dans la procédure.

Puis elle demanda :

- Puis-je faire un essai ?
- Tu crois que c'est raisonnable ?
- Je le pense oui !

Elle se mit à écrire n'importe quoi puis elle s'arrêta un instant, tourna le rouleau de deux crans et ramena manuellement le chariot au début de page. Elle se remit à taper et arriva sans problème à la fin de la feuille.

- C'est bien cela, dit-elle, regarde !
  
- La machine éjecte la feuille toujours au même moment : à la sixième ligne, au sixième mot de cette ligne et à la sixième lettre de ce mot
  
- Oui, et alors ?
  
- Et j'ai pu écrire une page complète parce que je n'ai pas écrit six mots à la sixième ligne.
  
- Et cela signifie quelque chose pour toi ?
  
- Évidemment, dit-elle en pinçant les lèvres, 666 c'est le nombre maudit. Tu n'as jamais lu l'Apocalypse de Saint-Jean ?
  
- Franchement, non ! répondit Robert, un peu honteux.

- C'est le nombre de l'Antéchrist, du démon, du Diable si tu préfères. Et c'est le prince du mensonge. Tout d'abord, il flatte, il donne, il attire, mais après il faut payer et le prix élevé. À ta place, je me débarrasserais de la machine, mais sans montrer d'hostilité envers elle.
  
- Évidemment, c'est une solution, mais cela ne résoudra pas le problème d'Arthur Boisrond.
  
- En effet, mais tout en sachant ce qui lui est arrivé, il te demande néanmoins de faire la même chose.
  
- Et si c'était une arnaque, une mauvaise plaisanterie ? Peut-être a-t-on placé une puce électronique dans la machine et qu'on la commande à distance ?
  
- Robert. Tu dis n'importe quoi. Quel serait le but d'un tel acte ? Quel intérêt aurait le plaisantin ? De toute façon, la précaution est de rigueur.
  
- Je ne sais plus quoi dire ! Un prêtre pourrait-il nous aider ?

Nicole rit franchement :

- Un exorcisme ? Les prêtres exorcisent les humains... pas les machines.
- Dans ce cas, je vais suivre ton idée, mais je ne sais pas encore comment procéder.
- Dans tous les cas, je t'en prie, sois prudent et tiens-moi au courant.

Nicole s'en alla laissant Robert avec un problème qu'il ne savait pas comment résoudre.



Deux mois plus tard, Auguste Beaufort, conservateur du musée des Arts et Métiers, était content, car un donateur qui voulait rester anonyme lui avait fait parvenir une machine à écrire « Underwood » de la première génération. Selon la courte lettre explicative du donateur, cette machine était un prototype non commercialisé ce qui, bien sûr, en augmentait la valeur.

Dans l'espace consacré à l'histoire des moyens de communication, on pouvait admirer des anciens téléphones, des télégraphes, des postes de radio, etc. C'est dans une vitrine de cette salle qu'Auguste Beaufort déposa la machine et il y inséra une feuille de papier à l'en-tête du musée.